



Rives méditerranéennes

48 | 2014

Essai d'ego-histoire collective

Entretien en marges de l'histoire religieuse

Entretien de Gabriel Audisio avec Jérémie Foa

Gabriel Audisio et Jérémie Foa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4686>

DOI : 10.4000/rives.4686

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 169-186

ISBN : 2103-4001

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Gabriel Audisio et Jérémie Foa, « Entretien en marges de l'histoire religieuse », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4686> ; DOI : 10.4000/rives.4686

Entretien en marges de l'histoire religieuse

Entretien de Gabriel Audisio

avec Jérémie Foa



Agrégé d'histoire en 1969, Gabriel Audisio a été professeur au lycée Périer de Marseille jusqu'en 1977, assistant puis maître de conférences à l'Université de Provence. Il a soutenu sa thèse en 1984 : « Les vaudois du Luberon. Une minorité en Provence, 1460-1560 ». Professeur à Clermont-Ferrand (1989) puis à l'Université de Provence de 1992 à 2004, spécialiste du XVI^e siècle, d'histoire religieuse et culturelle, il est l'auteur de 30 ouvrages, dont un manuel de paléographie, et de 130 articles parus dans neuf pays européens et américains.

Ancien élève de l'école Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, agrégé d'histoire, Jérémie Foa est maître de conférences en histoire moderne à AMU et membre du laboratoire Telemme depuis 2011. Ses recherches portent sur les guerres civiles du XVI^e siècle, les violences et la coexistence confessionnelles. Dernier ouvrage : *Le tombeau de la paix. La pacification du royaume de France au début des guerres de Religion (vers 1560-vers 1574)*, Limoges, PULIM, 2014 (sous presse).



L'histoire religieuse est-elle condamnée à scruter de loin le passé, nostalgique d'un temps perdu jadis battu par les hautes eaux spirituelles de l'humanité ? Ne peut-elle au contraire se révéler d'une "brûlante actualité" et servir alors à éclairer le présent ?

Cette question constitue le fil directeur de l'entretien ici mené avec Gabriel Audisio, qui a animé pendant plusieurs années à Telemme, entre 1994 et 2004 un axe d'histoire religieuse, d'abord problématisé autour de *Religion et identité* puis de *Religion et pouvoir*. Entré à l'Université d'Aix-Marseille et au sein du laboratoire Telemme en 2011, Jérémie Foa n'a jamais connu Gabriel Audisio comme collègue. Mais la continuité historiographique et la filiation intellectuelle entre eux est forte. D'abord parce que les travaux de Gabriel Audisio sur les Vaudois, sur les massacres^I, ses réflexions sur ce que signifie vivre clandestinement sa foi à l'heure des persécutions du XVI^e siècle ont directement influencé les travaux de Jérémie Foa sur le protestantisme au XVI^e siècle et plus particulièrement sur la guerre civile^{II}. Mais aussi parce que le goût de l'archive habite avec passion Gabriel Audisio, comme en témoigne un indispensable manuel de paléographie^{III}.

Se révèle à mesure de l'entretien une religion vécue non comme une seconde nature mais bien comme un problème historique, une religion en tension avec le monde qui l'entoure : loin d'une approche consensuelle ou œcuménique, c'est ici le conflit, part maudite du religieux, qui ressort le plus nettement des discussions. D'où la "brûlante actualité" de cette historiographie tout comme des travaux de Gabriel Audisio, décisifs pour éclairer les problèmes qui se posent encore avec urgence aux sociétés contemporaines : qu'est-ce qu'une secte, une minorité ? Comment sortir du conflit religieux, qu'est-ce que la coexistence confessionnelle pacifique ? Comment interpréter les violences interconfessionnelles, les massacres ? Comment organiser le partage de l'espace public, la prise de décision politique par des groupes religieux multiples et, parfois, antagonistes ?

Dans les lignes qui suivent, Gabriel Audisio livre aussi sa passion pour la transmission et la diffusion de la recherche : via l'enseignement et l'encadrement des étudiants bien sûr, comme en témoignent les nombreux mémoires de maîtrise et de DEA qu'il a fait soutenir au sein du laboratoire, mais aussi par la pratique du débat d'idées et du compte rendu d'ouvrage, pratique à ses yeux trop négligée.

Chronologique, l'entretien s'ouvre sur la genèse de l'historien Audisio et sur l'époque de création des axes de recherche dédiés à l'histoire religieuse au sein de Telemme (I. Devenir historien du religieux), avant d'aborder le quotidien de la recherche (II), la passion de transmettre (III), l'actualité des recherches en histoire religieuse (IV) puis de finir par la question du transdisciplinaire, chère au cœur de Gabriel Audisio (V. chemins de traverse).

Notes en fin d'article -

I. Devenir historien du religieux

Jérémie Foa - Quand, en 1994, vous créez et prenez la tête du programme *Religion et identité* au sein du laboratoire Telemme, ce sont deux histoires qui se croisent. D'un côté, une longue tradition d'histoire du religieux à l'Université de Provence. De l'autre, votre propre itinéraire d'historien du religieux, puisqu'en 1994 vous êtes déjà un historien accompli – il y a une quinzaine d'années que vous faites de l'histoire religieuse à l'Université de Provence et vous avez déjà organisé un colloque important sur les vaudois, en 1988¹.

D'où, une question personnelle : qu'est-ce qui a fait de vous un historien du religieux ? Qui vous a amené à travailler sur cet objet ? Je note, dans la "galerie des grands ancêtres" : Gabriel Fournier, Albert Soboul, Michel Morineau, Robert Mandrou.

Gabriel Audisio - Je ne sais pas s'il faut faire la version courte, enfin, on verra. Bien sûr, c'est une question toujours pertinente : qu'est-ce qu'on vient faire dans telle ou telle galère ? À vrai dire, je crois qu'à l'origine, c'est un ancêtre que vous n'avez pas cité, qui est Lucien Febvre.

Jérémie Foa - Via Mandrou avec qui vous avez soutenu votre thèse ?

Gabriel Audisio - Non, c'est plutôt l'inverse. C'est quand j'étais étudiant que j'ai découvert les écrits de Lucien Febvre et en particulier, bien sûr, son livre, que j'ai trouvé tellement remarquable sur la religion de Rabelais, qui m'avait beaucoup frappé par l'intelligence avec laquelle il avait été fait, c'est-à-dire de permettre au lecteur de suivre la recherche et de le faire participer aux découvertes progressives². C'est une démarche que j'ai essayé de poursuivre moi-même ensuite, c'est-à-dire non pas seulement de donner les résultats de la recherche, mais de savoir comment on y était arrivé. Et ça, c'est une leçon qu'avait donnée Marc Bloch. Et puis, j'avais été très séduit par *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, son recueil d'articles³. Il s'agissait de comptes-rendus d'ouvrages, quelquefois littéraires ou autres, mais malgré tout, on sentait bien cette veine-là, où, comme disait Marc Bloch : « Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier »⁴. Au détour d'une phrase, Lucien Febvre dit : « L'histoire de la sensibilité

1 Gabriel AUDISIO (éd.), *Les vaudois des origines à leur fin (XII^e-XVI^e siècles)*, Colloque international d'Aix-en-Provence, 8-10 Avril 1988, AEVHL, Turin, Meynier, 1988.

2 Lucien FEBVRE. *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*. Paris, Albin Michel, 1942.

3 Lucien FEBVRE, *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, Paris, S. E. V. P. E. N., 1957.

4 Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (1949), rééd., Paris, A Colin, 1974, p. 51.

religieuse à la veille de la Réforme reste à faire »⁵. Donc, je suis parti d'une part sur le constat qu'on ne pouvait pas comprendre une société ancienne si on ne s'occupait pas du religieux, parce qu'elle pénètre tous les domaines de la vie à cette époque, et d'autre part, il me semble, à l'époque, qu'il y avait un vide historiographique entre le XV^e et le XVI^e siècle. Vous le savez comme moi : les médiévistes s'arrêtaient en 1492 et les modernistes commençaient justement là. Je trouvais ça très artificiel, parce que bien sûr les gens de 1480 ne sont pas fondamentalement différents de ceux de 1510. Mais en même temps, ces derniers ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux de la génération d'avant, il s'est passé des choses. Donc voilà, c'est cette double démarche, à la fois d'une période, je ne dirais pas charnière parce qu'elles le sont toutes, mais un peu de vide historiographique, et vous savez combien il est capital, quand on commence une thèse, d'aller sur un *no man's land*, parce que sinon, ça ne paraît pas sérieux.

Jérémie Foa - En 1994, au sein de l'Université de Provence, ce programme s'inscrit-il dans une continuité ?

Gabriel Audisio - Tout à fait. Mais à vrai dire, ce qui m'a fait entrer à l'Université de Provence, c'est plutôt la spécialité du XVI^e siècle. C'était l'époque où Charles Carrière, qui était dix-huitiémiste, comme chacun sait, historien de l'économie, se plaignait de l'absence d'un seiziémiste à Aix⁶. Je me souviens très bien, c'est une anecdote, mais ça fait partie de l'itinéraire, quand Philippe Joutard est venu me trouver – Philippe Joutard était à mon jury d'agrégation. Quand je me suis retrouvé au lycée Périer à Marseille, il est venu me dire : voilà, on recherche un seiziémiste. À ce moment-là, je travaillais sur le XIV^e siècle avec G. Duby, sur une thèse qui n'a jamais pu avancer parce qu'il n'a pas été à même de me dire, dès le départ, que c'était infaisable, et donc j'ai passé trois ans à galérer comme ça, sur les révoltes populaires au XIV^e siècle. Parce qu'on me sollicitait sur le XVI^e siècle, et me souvenant de ce creux historiographique, je me suis dit : oui, ce serait une bonne idée de faire quelque chose à cheval sur les XV^e et XVI^e. Et je me souviens très bien être allé passer une matinée aux Archives départementales, en dépouillant un registre de notaire, et d'être incapable, absolument incapable de le lire. Je suis sorti de là complètement désespéré, en me disant : jamais je n'y arriverai, et puis vous voyez que, chemin faisant, non seulement j'ai appris à lire, mais j'ai fait un manuel de paléographie ! Donc, tout se tient un peu. Ce n'est pas le religieux *in abstracto*, comme ça, c'est le

⁵ En 1929, Lucien Febvre écrivait : "Constater en outre que l'inventaire de la piété et de la dévotion en France à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle reste à faire, ce n'est pas exagérer notre dénuement", dans "Une question mal posée : Les origines de la réforme française et le problème des causes de la Réforme", rééd. dans *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, op. cit. p. 27.

⁶ Charles CARRIÈRE, *Négociants marseillais au XVIII^e siècle. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Marseille, A. Robert, 1973.

religieux qui est dans une période et qui est lié à des documents qu'il faut pouvoir lire.

Jérémie Foa - On vient de parler de l'inscription de vos recherches dans une histoire plus longue, mais je pense qu'il faut aussi parler des ruptures. Quand vous lancez le programme de recherche en 1994, vous l'intitulez : *Religion et identité*. Quand on lit la problématique que vous proposez à l'époque, vous la placez d'emblée sous celle du conflit : « En cas de conflit entre religion et identité, quel paramètre permet d'expliquer la victoire de l'un ou de l'autre ? »⁷. Et ceci me paraît, une rupture, en tout cas quelque chose de nouveau. Ici, vous proposez comme un mal-être dans l'identité ou un mal-être dans la religion : on n'est plus dans son identité religieuse comme un poisson dans l'eau. Comment expliquez-vous, ce choix d'une problématique d'un conflit entre religion et identité ? Est-ce le contexte de l'époque, ou alors vos propres travaux sur les vaudois, qui vous influencent sur cette discordance ?

Gabriel Audisio - Oui, je pense que c'est un peu un mélange de plusieurs choses, comment souvent – il n'y a jamais de cause unique. Peut-être, mais je n'en suis pas très sûr, c'est avec vous que je réfléchis là parce que je ne me suis jamais posé ce genre de question – c'est une bonne occasion de faire la clarté sur soi-même –, je crois qu'il y a d'abord le fait que je travaillais sur les vaudois⁸. Les vaudois, à partir d'une certaine époque, c'est une histoire de conflit. Et même cette question de l'identité, on n'attend pas le XVI^e siècle pour ça. Chez les vaudois, ça a été quelque chose de tout à fait dramatique, et en même temps de parfaitement ingéré, c'est-à-dire : comment à la fois passer inaperçu pour qu'on vous laisse tranquille, et en même temps ne pas perdre ce qui fait votre identité profonde sur le plan religieux ? Si vous exprimez à l'extérieur ce que vous êtes profondément sur le plan religieux, c'est un acte de suicide. Alors, comment combiner les deux ? Il y a bien là un conflit, mais ce conflit, en réalité, passe à l'intérieur même des personnes. Je pense que ça, c'est un premier élément.

Le deuxième : il se trouve qu'en 1988, je suis allé habiter à Nîmes, et Nîmes est une ville qui est profondément marquée par la problématique de la division, du heurt, du conflit peut-être. J'ai été très frappé, en arrivant à Nîmes, de voir que, lorsqu'il y avait un mariage par exemple, les parents se souciaient encore de savoir si le conjoint était de la même confession ou pas. Donc, l'identité religieuse n'était pas pleinement assimilée, et plus on mettait en avant l'étendard de l'œcuménisme, moins, en y regardant de près, on le constatait au niveau des pratiques. Autrement dit, c'était une notion intellectuelle mais qui n'était pas entrée dans les mœurs, pas

⁷ Gabriel AUDISIO, dossier "Religion et pouvoir", *Telemme Infos*, n°18, avril 2000, p. 2.

⁸ Gabriel AUDISIO, *Les vaudois du Luberon. Une minorité en Provence*, Mérindol, AEVHL, 1984.

encore. Alors est-ce que ça a joué ? C'est possible, parce que c'est un aspect que je ne connaissais pas. Ma famille est de tradition catholique, italienne, en Piémont : ce n'était pas le Piémont des vaudois, mais la région de Cuneo.

II. Le quotidien de la recherche

Jérémie Foa - Replongeons-nous dans ce premier programme. Quand vous le lancez en 1994, quelles sont les forces, les individus que vous mobilisez sur place ? Quels sont les principaux collaborateurs de ce programme de recherche et comment est-ce que vous les rassemblez ?

Gabriel Audisio - Je ne sais plus très bien, en 1994, si Vovelle était encore là ou s'il était déjà parti à Paris, mais en tout cas, il y avait quand même ce double parrainage : moi j'étais maître de conférences, et il y avait deux professeurs d'histoire moderne qui étaient Philippe Joutard et Michel Vovelle, tous deux directement branchés sur le religieux⁹. C'était en quelque sorte un prolongement de cette tradition vivante. Sur place, il faut dire aussi que mes deux collègues Bernard Cousin et Régis Bertrand touchaient tous les deux au religieux : le premier par les ex-voto, le second par les cimetières¹⁰. Nous avons eu d'emblée, un échange qui pouvait être fructueux. Personnellement j'étais plutôt sur les XV^e-XVI^e siècles, Cousin était plutôt XVII^e-XVIII^e et Bertrand plutôt sur le XVIII^e-XIX^e, sur plan un thématique, on couvrait presque la période moderne à nous seuls.

Chez les maîtres de conférences, autant qu'il m'en souviennne, je ne crois pas qu'il y ait eu des gens orientés directement de ce côté-là. Mais je crois que ça a mobilisé des gens qui, à la marge, s'intéressaient au religieux. Je pense par exemple à quelques collègues d'histoire de l'art. Par le biais de l'histoire de l'art, des gens comme Martine Vasselin et Pascal Julien se sont spontanément intéressés à ce programme. Je ne sais pas si on peut parler véritablement de mobilisation, mais en tout cas il y avait une sensibilité, et je crois que ça a aidé à progresser.

9 Philippe JOUTARD, *La légende des Camisards : une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977 ; Michel VOVELLE, *Vision de la mort et de l'au-delà en Provence du XV^e au XIX^e siècle d'après les autels des âmes du purgatoire* (en collaboration avec Gaby VOVELLE), Paris, A. Colin, 1970 ; Id., *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses de testaments*, Paris, Seuil, 1978.

10 Bernard COUSIN, *Le miracle et le quotidien. Les ex-voto provençaux, images d'une société, Sociétés, Mentalités, Cultures*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1983 ; Régis BERTRAND, *La ville des morts, essai sur l'imaginaire urbain contemporain d'après les cimetières provençaux*, en collaboration avec Michel Vovelle, Marseille, éditions du CNRS, 1983.

Jérémie Foa - Vous souvenez-vous comment, quotidiennement, vous travailliez ensemble, dans ce groupe ? J'ai pu lire dans la lettre de Telemme, que tous les mois, vous organisiez une réunion de travail à laquelle soit vous conviez des collègues à venir présenter leurs travaux en histoire religieuse, soit, plus fréquemment, et ça me semble particulièrement intéressant, vous proposiez des comptes-rendus d'ouvrages en histoire religieuse. J'ai noté, à plusieurs reprises, des membres de votre groupe venus proposer des lectures : Michèle Janin-Thivos, par exemple. Et j'ai remarqué, par ailleurs, que dans votre carrière, la pratique du compte-rendu, a une place très importante. Vous avez fait un nombre de comptes-rendus vraiment très important, notamment pour la *Revue d'histoire des religions*. Quelle est, selon vous, la vertu du compte-rendu, dans votre métier de chercheur et dans votre pratique d'animateur d'un groupe de recherche ?

Gabriel Audisio - J'aime beaucoup cette question, parce que j'ai voulu attirer l'attention sur un mal intellectuel qui a atteint notre profession : pour diverses raisons, le plus souvent, nous n'avons plus affaire à des comptes-rendus mais à des résumés. Il y a une fuite du débat d'idées. Je pense que c'est mortifère et que nous allons le payer très cher en France sur le plan intellectuel. Quand je vais en Allemagne, en Angleterre, au Canada ou aux États-Unis, les historiens n'ont pas peur du débat d'idées, d'être en opposition. Je m'étonne par exemple que l'on refuse de faire un compte-rendu parce qu'on n'apprécie pas l'auteur de l'ouvrage en question, ou bien que l'on refuse le compte-rendu parce que c'est un collègue qui est plus avancé dans la carrière et qui peut éventuellement vous nuire, parce que vous prévoyez que ça ne va pas plaire. Par souci de se protéger, on aboutit à un nivellement par le bas des idées. Par exemple, il y a deux ans, j'ai écrit ce livre chez Droz, *L'étranger au XVI^e siècle*¹¹. Je reçois des comptes-rendus que l'éditeur m'envoie et pas un seul n'est un *vrai* compte-rendu. Ce sont des résumés. Et pourtant, ils n'ont plus rien à craindre de moi ! Je suis hors-circuit, maintenant, je ne suis plus dans quelque comité que ce soit, ni aux comités de sélection. Donc, même quand il n'y a plus ce danger, l'habitude s'est perdue. Il faut quand même aller relire les comptes-rendus que faisait Lucien Febvre : c'est d'une dynamique ! Il est vrai qu'il était en position de le faire, mais malgré tout, si dès qu'on est jeune, et sous prétexte qu'on est jeune et que la carrière est devant soi, on renonce à cela... Moi, je crois au débat d'idées, vraiment !

Jérémie Foa - Peut-être que la crise, aussi, le fait qu'il soit de plus en plus difficile d'avoir un poste à l'université, fait qu'on est plus timoré, effectivement, sur ses prises de position, surtout quand on est un jeune historien...

11 Gabriel AUDISIO, *L'étranger au XVI^e siècle : France, Provence, Apt*, Genève, Droz, 2012.

Gabriel Audisio - Oui, mais je pense qu'il ne faut pas baisser la garde sur la qualité des échanges. Moi, j'adore le débat, mais qui est fondé sur un raisonnement. Quand je critique un livre, je dis : comment est-ce qu'on explique, à cent pages de distance, qu'on dise le contraire, par exemple ? Ça, ce sont des faits, on peut aller les vérifier, ce n'est pas une appréciation gratuite. Et d'ailleurs, mes collègues le savaient ici : j'étais tout à fait capable de soutenir un collègue que par ailleurs je n'appréciais pas, parce qu'il était en train de dire quelque chose qui me paraissait important et juste, ou l'inverse, de ne pas soutenir un collègue parce qu'il était en train de dire quelque chose qui me paraissait aberrant, alors que c'était un copain. Je crois que de faire cette distinction entre les idées et les personnes, c'est capital si on veut avancer.

Jérémie Foa - Dans plusieurs de vos comptes-rendus, en effet souvent critiques, vous reconnaissez volontiers quand les idées sont bonnes et soulignez à l'inverse les lacunes qui vous semblent préjudiciables. Dans votre recension de l'ouvrage d'Olivier Christin, *Une révolution symbolique*, sur l'iconoclisme huguenot (Minuit, 1992) vous critiquez par exemple sa façon de se tenir à distance de l'histoire sérieuse¹². Mais j'aimerais qu'on revienne à un premier bilan de ceci : quelles sont, selon vous – c'est une question un peu difficile et un peu générale –, les réalisations marquantes de ce premier programme de recherche 1994-1998 ?

Gabriel Audisio - Il y avait eu, avant le lancement de ce programme à Telemme, ce premier colloque, en 1988, sur les vaudois, qui était international aussi, qui a fait date, notamment pour deux raisons. Jusqu'alors, les colloques portant sur les vaudois s'étaient toujours faits à Torre Pellice, qui est la Genève vaudoise, ou la Rome vaudoise – mais je crois qu'ils préféreraient Genève, quand même –, et toujours organisés par la Società di Storia Valdese, qui est le bras armé historique de la Chiesa Valdese, de l'Église vaudoise¹³. Donc inconsciemment, je trouvais ça malsain. Moi-même, j'étais très souvent invité à Torre Pellice, et malgré tout, on est nourri, logé, quelquefois on vous paie le voyage – pas toujours –, et on ne mord pas la main qui vous nourrit, c'est la moindre des politesses. Je crois avoir une grande liberté d'esprit, mais on est obligé d'arrondir un peu les angles. C'est pour cela que j'ai voulu rompre, déterritorialiser et mettre sous l'égide universitaire, parce que là, on est dans un autre cadre.

Et puis, dix ans après, en 1998, il y a eu ce colloque qui était intéressant parce qu'on faisait le point¹⁴. Depuis dix ans, où en sommes-nous depuis qu'on s'était

¹² Gabriel AUDISIO, recension d'Olivier Christin. *Une révolution symbolique. L'iconoclisme huguenot et la reconstruction catholique*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1994, vol. 211, n° 4, p. 491-495.

¹³ *I Valdesi e l'Europa*, Torre Pellice, Società di Studi Valdesi, "Collana della Società di Studi Valdesi", 9, 1982.

¹⁴ Gabriel AUDISIO (éd.), "Les vaudois", *Revue de l'histoire des religions*, t. 217, 1, 2000, Actes

rencontrés ? On est en 1998, et du coup, dix ans plus tard pour respecter le rythme, en 2008, c'est Grado Merlo qui a organisé le colloque sur les vaudois à l'Université de Milan¹⁵.

Je crois que le bilan de ce programme *Religion et identité* de Telemme, a été d'abord de reprendre, de façon internationale, cette thématique qui était à Aix jadis. Même Vovelle et même Joutard n'ont pas réussi ça. Ce n'est pas du tout pour me vanter parce que je pense qu'ils sont bien plus honorables que moi, mais c'était le passage à un niveau international qui permettait de donner un rayonnement plus important. Je crois que ça a été bien reçu.

Et puis, il y a aussi le fait que ça a permis de débloquent la recherche ici, au niveau des maîtrises, des DEA. Partiellement liés à la religion mais pas uniquement bien sûr, des cours de paléographie ont été proposés, parce que pour travailler sur le XVI^e siècle, vous êtes bien placé pour le savoir, il faut apprendre à lire. Et j'ai eu cette satisfaction de voir un certain nombre d'étudiants, en effet, faire des maîtrises, des DEA, quelquefois des thèses. Il fallait commencer par là et on voit le décalage entre le moment où le cours de paléographie est créé et où les premiers résultats arrivent en maîtrise, il faut quatre, cinq ans.

III. La passion de transmettre

Jérémie Foa - Je vais rebondir sur le point des maîtrises et des DEA. Vous avez lancé de nombreux jeunes chercheurs, qui ne sont pas tous devenus des historiens professionnels, et qui ont travaillé sur les guerres de Religion bien sûr, mais plus généralement en histoire religieuse du XVII^e voire du XVIII^e siècle. Aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, à Marseille, existe un fonds, versé par vous j'imagine, contenant une grosse partie de ces maîtrises et DEA. J'en ai compté plus de soixante, j'imagine qu'il y en a eu encore plus. J'aurais alors une question sur ce geste de versement aux A.D. : est-ce que c'est important, pour vous, la conservation de cette mémoire de la recherche ?

Gabriel Audisio - Je crains que vous ne soyez déçu. Quand il fallait que je débarrasse mon bureau ici, à la MMSH, passe dans mon bureau le directeur des archives départementales, François Gasnault, qui était quelqu'un de tout à fait remarquable – il est allé aux archives nationales, après. Et il passe dans mon bureau et bon, on s'entendait bien, nous commençons à discuter et il y avait un grand panneau du bureau avec des étagères, bien sûr, rempli de tous ces travaux. Il me dit : « Qu'est-ce

du colloque d'Aix-en-Provence, 6 et 7 novembre 1988.

15 Les actes ont été publiés par Marina BENEDETTI (éd.), *Valdesi medievali. Bilanci e prospettive di ricerca*, Turin, Claudiana ("Studi storici"), 2009.

que tu vas faire de tout ça ? » Je lui ai dit : « Ben voilà, tu vois, normalement il y a un exemplaire de tout ça à la Bibliothèque Universitaire, je crois que tout ça va aller à la poubelle parce que je ne vois pas très bien ce que je vais en faire, chez moi ce n'est pas possible ; c'est un peu dommage, mais c'est comme ça ». Il me dit : « Si tu veux, je les prends aux archives, dans notre bibliothèque ». J'ai dit : « Dans ce cas, il n'y a aucun problème, mais pour le transport ? » – « Pas de problème, je t'envoie une camionnette ».

Et c'est ainsi qu'il y a un fonds Audisio aux archives départementales que je ne cherchais pas du tout ! Vous voyez que les raisons ne sont pas aussi nobles que celles que vous avez invoquées, mais ça rend service, je crois, et je dois dire que ça me rend service à moi-même, parce que comme je ne les ai pas chez moi, quand j'ai besoin d'une référence, il faut que j'aille consulter mon propre fonds !

Jérémie Foa - Justement, je voulais vous poser des questions sur votre rôle d'encadrement de la recherche. Quand on lit par exemple les remerciements du colloque de 1998 tenu à Aix-en-Provence, vous remerciez évidemment Telemme, Claude Bruggiamosca, Marie-Françoise Attard, Christine Dotto, et puis deux doctorantes qui sont devenues des historiennes professionnelles toutes les deux : Isabelle Luciani, qui est ici, et puis Céline Borello dont vous avez encadré la thèse sur les protestants. Dans votre introduction, aussi, sur les paysans, vous mentionnez un voyage dans les Cévennes, fait en 1992¹⁶. Je crois qu'à l'époque vous étiez enseignant à Clermont-Ferrand, et vos étudiants de l'époque se souviennent encore de ce voyage. Alors j'aimerais vous poser une question sur l'importance, pour vous, des relations avec les étudiants, les jeunes chercheurs, depuis la maîtrise – aujourd'hui master – jusqu'au DEA (aujourd'hui M2).

Gabriel Audisio - Comment dire ça ? D'abord, j'étais passionné par mon métier, que ce soit de recherche ou d'enseignement. Autant j'ai fui l'administration, autant j'ai aimé enseigner (mais je n'ai pas pu éviter complètement l'administration, puisque j'ai été directeur de *Rives...*). Je me souviens, je crois que c'était la dernière année de mon enseignement où l'on recevait les "première année" à la faculté, avenue Schuman, et il y avait le premier contact de ces nouveaux étudiants, qui avaient choisi, parmi les options, histoire. Nous étions dans le grand amphithéâtre, il y avait là peut-être 600 étudiants. Et je savais comment se passaient ces séances d'accueil des étudiants. C'était purement administratif, on leur disait : « il faudra que vous choisissiez tant d'options, n'oubliez pas qu'il faut faire à la fois de la géographie si vous voulez être un jour prof... » Enfin bref, tout un laïus : « le secrétariat sera ouvert de telle heure à telle heure, la bibliothèque, etc. », toutes sortes d'informations indispensables.

16 Gabriel AUDISIO, *Les Français d'hier*, t. 1, *Des paysans, XIV-XIX^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1994.

Mais je trouvais qu'il manquait quand même quelque chose quand on accueillait des jeunes comme ça, de dix-huit, dix-neuf, vingt ans, alors j'avais proposé à la directrice du département, qui est maintenant à l'École Française de Rome, de faire une intervention. Je voulais leur rappeler qu'il y avait aussi un cursus TÛBAIX et que donc, pour ceux qui avaient fait de l'allemand, de ne pas laisser tomber parce que c'était quand même intéressant. J'ai été directeur pendant sept ans de ce cursus. Mais je voulais faire passer un autre message, et je leur ai dit, en gros : « Écoutez, bienvenue en histoire, vous avez bien raison de faire de l'histoire parce que vous allez trouver ça passionnant, parce qu'à travers l'histoire vous pouvez faire ce que vous voulez. Vous pouvez faire l'histoire des mentalités, l'histoire de la presse, l'histoire des bijoux, l'histoire de ce que vous voudrez, et donc, bon courage, mais allez-y, parce que vraiment, vous ne le regretterez pas, et vous voyez, moi, à l'âge que j'ai... » Et l'amphi s'est mis à m'applaudir, ce qui est quand même rarissime ! Je n'ai jamais vu les étudiants applaudir quelqu'un. Je trouve que donner à ces jeunes un peu d'enthousiasme, on va dire, et pas seulement des réflexions administratives – bien sûr nécessaires – c'est important. Et c'est en réponse un peu à la question que vous me posez, c'est-à-dire la relation avec ces jeunes. Je dois dire, par exemple, qu'ayant préparé les concours, j'ai eu, un matin, sur ma porte, alors que les résultats de l'écrit venaient de tomber, affichée une feuille, d'ailleurs de brouillon de concours, où il y avait écrit : « Monsieur Audisio, merci. Les 101 admissibles ». Je dois dire que ce sont des petites choses qui vous touchent, parce que d'abord ils ne sont pas obligés de le faire.

J'ai toujours attaché de l'importance aux jeunes chercheurs pour une autre raison, c'est que j'ai toujours eu un problème de direction de recherche, que ce soit pour les maîtrises – peut-être un peu moins quand même mais encore que –, mais en tout cas pour les thèses, c'est-à-dire que de temps en temps, on est dérouté par la façon de faire des jeunes chercheurs, qui remettent souvent en cause votre propre vision de ce qu'ils sont en train de faire. Et ça, ça m'a toujours donné à réfléchir. Avant de dire : « non, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, il faut reprendre... », je me dis : « mais au fond, après tout, est-ce que je ne suis pas victime de mes habitudes ? Est-ce que ce n'est pas ça, justement, le renouveau ? »

Mais la transmission, à mon avis, ne doit pas se limiter à l'université. Je crois qu'il relève également de la responsabilité des enseignants-chercheurs de viser un public plus large, dans un esprit citoyen de vulgarisation. Je ne sais combien de conférences j'ai été invité à donner dans des villes en France et à l'étranger, et dans des villages. Mais aussi avec la création puis la direction pendant sept ans de l'association *Agora* (Histoire du Midi, Histoire des minorités) d'où est sorti l'ouvrage *Religion et exclusion* en 2001, puis à Nîmes avec celles de l'*Institut Européen Séguier* (Rencontre des cultures, Patrimoine) qui a publié 9 ouvrages entre 2005 et 2013, soit presque un par an, enfin avec la rubrique de paléographie que j'assure à la *Revue Française de*

Généalogie depuis exactement dix ans, j'ai voulu aller dans ce sens.

IV. Une brûlante actualité

Jérémie Foa - Dans le bilan de ce premier quadriennal, avec la publication du colloque de 1998, *Religion et identité*, vous rappelez encore dans votre introduction, l'importance du conflit. Et cette fois-ci, vous le liez directement à l'actualité, celle de 1998. Vous écrivez: « De multiples événements récents nous ont rappelé que les rapports entre religion et identité pouvaient aller jusqu'à la guerre. C'est parfois au nom de la religion ou de l'identité que furent et que sont encore commis, voire justifiés, les actes les plus sanglants »¹⁷. On est trois ans avant le 11 septembre et on trouve ici l'idée que la religion peut aussi servir les causes les plus sanglantes. Est-ce important, pour vous, ce lien entre la recherche et l'actualité – vous travaillez sur des choses qui ne sont pas forcément d'actualité, les vaudois ? Je rebondis sur votre itinéraire, aussi : en 1968, à Clermont-Ferrand, en pleine révolte étudiante, vous soutenez un DES, sur la révolte des Tuchins d'Auvergne, à l'époque en lien aussi avec l'actualité de la révolte étudiante¹⁸. Est-ce important, pour vous, de lancer des passerelles ?

Gabriel Audisio - Le DES, c'était l'ancêtre de la maîtrise. Oui, parce que ça, ça s'enracine dans cette réflexion de Marc Bloch, citant un proverbe arabe : « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères »¹⁹. Je crois que, c'est presque une évidence, on interroge le passé en fonction de ce qu'on vit. Et en même temps, il faut prendre garde à ce que justement Marc Bloch appelait le "péché irrémissible" qu'est l'anachronisme. Il y a alors une sorte d'équilibre à trouver, mais c'est un peu la même difficulté, j'allais dire, que ce que soulignait Philippe Joutard en disant que l'historien doit en même temps ressentir de l'empathie pour ce qu'il traite, et avoir de la distance par rapport à lui. Je crois que tout ça est vrai. Il y a un équilibre à trouver, et je suis très frappé, par exemple, par ce que j'appelle le communautarisme intellectuel, actuellement. Il y a des années, j'avais commencé une petite étude là-dessus mais ce n'est pas mûr, je ne peux pas publier. Il faudrait que je prenne beaucoup plus de temps, mais si ça peut donner l'idée à quelqu'un de poursuivre, je crois que ça vaudrait le coup : il faudrait travailler sur cette tendance qui veut qu'il faudrait pratiquement être protestant pour faire l'histoire des protestants, vaudois pour l'histoire des vaudois, qu'il faut être juif pour faire l'histoire des juifs, musulman pour faire l'histoire des musulmans.... Et, ce qui est le comble, ce serait

17 Gabriel AUDISIO (dir.), *Religion et identité*, actes du colloque d'Aix-en-Provence, octobre 1996, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998.

18 Gabriel AUDISIO, *La Révolte des Tuchins d'Auvergne : deuxième moitié du XIV^e siècle*, DES inédit Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, sl, sn, 1968, 2 vol.

19 Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire...*, op. cit., p. 45.

comme une garantie, pour le lecteur, que l'auteur sait de quoi il parle. Moi, je crois qu'on devrait retourner l'affaire, c'est-à-dire qu'il faudrait se justifier : quoique protestant, je me permets d'en faire l'histoire pour telle et telle raison. Il faudrait que tout livre, toute étude, qui porte sur une communauté dont on est membre, commence par une réflexion méthodologique en disant : je fais cela *quoique*. Je crois que c'est très pervers. C'est ce que j'appelle le "communautarisme intellectuel". Alors cette question sur le... comment vous avez formulé ça ?

Jérémie Foa - Les liens entre l'actualité et la recherche.

Gabriel Audisio - Voilà, c'est ça : c'est qu'on interroge le passé... Vous savez, l'idée de travailler sur les étrangers, qui a donné mon travail sur l'étranger au XVI^e siècle, c'est à l'époque de Besson au gouvernement, l'"identité française". Et du coup, ça m'a reporté au XVI^e siècle parce qu'il m'a semblé qu'on se posait un peu les mêmes questions. C'est parti de là. Je crois beaucoup à ce lien. Chacun interroge le passé en fonction de son regard du présent. Alors après, attention à l'anachronisme, ça c'est vrai, j'espère ne pas y être tombé. Mais c'est un peu la même chose pour les deux manuels que j'ai faits chez Colin : je commence les deux, pour les paysans et pour les croyants, en expliquant pourquoi j'ai fait ça²⁰. Et dans les deux cas, c'est parce que les étudiants ne comprenaient plus rien, ni à l'agriculture, ni à la religion.

Jérémie Foa - Le succès de ce premier programme en assure le renouvellement, dans un quadriennal de Telemme, à l'occasion duquel vous avez fait évoluer la problématique : de *Religion et identité*, vous passez à *Religion et pouvoir*. Au niveau historiographique, cela s'articule à l'irruption de l'événement, au retour de l'histoire politique. Et à nouveau, vous écrivez, toujours pour justifier ces recherches, que la question, je vous cite est d'une « brûlante actualité »²¹. Ici encore, plusieurs réalisations marquantes dans ce nouveau programme, de fréquentes journées d'études – j'en ai noté plusieurs par an – et enfin, un colloque international pour ponctuer ces quatre ans de recherches. Je peux rappeler quelques-unes de ces journées : le 27 mars 1999 *L'édifice religieux : lieu de pouvoir, pouvoir du lieu* ; le 10 mai 2000 *Religion, secte et pouvoir*, tous deux publiés dans *Rives*²². Et puis pour finir ce programme de recherche, un colloque international tenu ici-même les 24-26 octobre 2002, *Inquisition et pouvoir*, avec trente-et-un intervenants²³. Ici,

20 Gabriel AUDISIO, *Les Français d'hier*, t. 2, *Des croyants* (XV^e-XIX^e siècle), Paris, Armand Colin, 1996.

21 Gabriel AUDISIO, dossier "Religion et pouvoir", *Telemme Infos*, n°18, avril 2000, p. 2.

22 Gabriel AUDISIO (dir.), *"L'édifice religieux : lieu de pouvoir, pouvoir du lieu"*, *Rives nord-méditerranéennes*, n°6, 2000 et *"Religion, secte et pouvoir"*, *Rives nord-méditerranéennes*, n°10, 2002.

23 Gabriel AUDISIO (dir.), *Inquisition et pouvoir*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence,

j'aimerais vous poser cette question car on n'en a pas beaucoup parlé : dans votre introduction, vous développez une problématique autour de l'Inquisition comme spécificité méditerranéenne. Quel est l'ancrage méditerranéen de vos recherches, de vos problématiques ?

Gabriel Audisio - En ce qui concerne l'Inquisition, il faut dire qu'il y a toute une floraison d'études qui avaient paru sur l'Espagne et puis le Portugal – ici même, Michèle Maison avait fait sa thèse sur l'Inquisition au Portugal, à Evora –, et donc c'était quelque chose qui était dans l'ambiance, on peut dire²⁴. Il y avait eu le très beau livre de Bennassar sur les chrétiens d'Allah²⁵, et puis il y avait eu quand même ce symposium international qui avait été organisé par le Vatican, en 1998, pour préparer la grande repentance du pape Jean-Paul II en 2000²⁶. Et j'avais été l'un des six historiens français invités – c'était un symposium, c'est-à-dire sur invitation. D'abord, ça avait commencé par m'inquiéter, parce que je me demandais comment ils étaient arrivés jusqu'à moi, et puis après j'ai su que c'était par le cardinal Etchegaray – on s'était connus parce qu'il était archevêque de Marseille avant. Enfin bref, c'était quand même une grande réunion, mais là aussi on était invités par le Vatican, donc on était nourris et logés, comme je l'ai dit tout à l'heure. Ça ne m'a pas empêché de dire certaines choses quand, à la fin, quand ils nous ont dit d'oublier notre casquette d'historien et de prendre plus de liberté de parole. D'abord, il y a quelqu'un qui est intervenu, Carlo Ginzburg, qui, lui, a fait comme il sait le faire, une déclaration extrêmement virulente, disant que ce n'était pas le mot "repentance" qu'il voulait entendre, mais que c'était le mot "*vergogna*". Moi je suis intervenu après lui, et j'ai dit que je n'étais pas convaincu par cette démarche de repentance pour des faits que nous n'avons pas commis nous-mêmes. Il fallait que l'Eglise renonce définitivement à des pratiques relevant de l'Inquisition, comme par exemple de continuer à faire des procès avec la loi du silence, l'intéressé n'étant même pas au courant qu'il y a un procès le concernant au Vatican. Je croyais que quelques-uns de ces *monsignores*, juristes ou théologiens, allaient me demander de m'expliquer, et j'avais préparé une série de fiches concernant des ecclésiastiques du Canada ou des États-Unis qui étaient exactement dans ce cas-là. Mais personne n'a rien dit : silence. La loi du silence.

octobre 2002, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2004.

24 Michèle JANIN-THIVOS MAISON, *Inquisition et société au Portugal : le cas du tribunal d'Evora, 1660-1821*, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 2001.

25 Bartolomé BENNASSAR, avec Lucile BENNASSAR, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, XVI^e - XVII^e siècle*, Paris, Perrin, 1989.

26 Gabriel AUDISIO "L'inquisition et le protestantisme en Europe méridionale aux XVI^e et XVII^e siècles", dans *L'inquisizione. Atti del Simposio Internazionale*, Città del Vaticano, 29-31 ottobre 1998, Cité du Vatican, Borromeo Agostino, Biblioteca apostolica vaticana, 2003, p. 549-566.

Voilà pour l'Inquisition. Le lien entre Inquisition et pouvoir ? Il y avait un contexte qui était, me semble-t-il, non seulement favorable mais porteur. En même temps, il y avait un point à faire sur l'Inquisition – Bennassar l'avait très bien fait dans son ouvrage sur l'Inquisition espagnole : en Espagne, on préférerait avoir affaire à la justice ecclésiastique qu'à la justice royale, parce qu'elle était plus clément²⁷. Et puis, il y avait des règles, des juristes : on n'avait pas le droit d'interroger pendant plus d'un quart d'heure, il ne fallait pas qu'il y ait d'effusion de sang, il fallait que les aveux obtenus sous la torture soient confirmés vingt-quatre après et au repos... Enfin, il y avait des règles, quand même. Quand je développais cet aspect devant des étudiants, ils finissaient pas me dire : « Monsieur, vous êtes favorable à l'Inquisition ! » Je crois que ça vaut le coup de remettre les choses en place, d'où ce colloque qui, je crois, a été bien reçu. Et je crois que les participants ont été aussi très touchés par l'accueil qu'ils ont eu ici, c'est-à-dire un accueil chaleureux. Personnellement, par exemple, j'ai toujours tenu, dans les colloques, à ce que la discussion ait une grande place. Et ça, ce n'est pas courant, même encore maintenant, je le constate. J'étais impitoyable quand j'étais président de séance sur l'horaire, et tout le monde était à la même enseigne, c'est-à-dire que ce n'est pas parce que Monsieur Untel est un *barone*, comme on disait en Italie, qu'il a droit au double de parole qu'un jeune chercheur : tout le monde avait le même temps. Sur le plan de la recherche, nous sommes tous égaux, donc il n'y a pas de privilège à avoir, et je crois que les gens le savaient, donc peut-être que je suis un original, je n'en sais rien, mais j'ai toujours fonctionné comme ça. D'ailleurs, après, c'était pareil pour les publications : si on avait droit à 80.000 signes-espaces, on n'avait pas droit à 150.000.

Jérémie Foa - Dans le programme que vous avez dirigé en histoire religieuse à Aix, est-ce que vous avez noué des liens spécifiques avec d'autres laboratoires ? Je pense aux laboratoires lyonnais ou avignonnais ou ailleurs en France. Est-ce que vous aviez des partenariats privilégiés avec certains laboratoires de recherche en histoire religieuse ?

Gabriel Audisio - Oui, j'ai été invité assez souvent. J'ai classé dernièrement – puisque cet été, je me suis dit : il faut régler ça – les tirés à part qu'on m'a donnés durant ma carrière : j'ai dépassé 1200. Du coup, je me suis dit – c'est un peu prétentieux, mais enfin –, ça vaudrait le coup qu'un étudiant se mette là-dessus, parce qu'il y en a de tous les pays, enfin, de tous les pays, j'exagère, de beaucoup de pays, de toutes sortes de langues, certaines que je ne suis pas capable de lire d'ailleurs – polonais ou tchèque par exemple. Et puis ils montrent aussi une véritable variété disciplinaire : j'ai essayé dans mes colloques, et la dimension interdisciplinaire...

²⁷ Bartolomé BENNASSAR, *L'inquisition espagnole 15^e-19^e siècles*, Paris, Hachette, 2002.

V. Chemins de traverse

Jérémie Foa - Je voulais venir à ça effectivement, parce que c'est une question transversale à votre parcours. Très tôt, chez vous, on note un intérêt marqué pour le transdisciplinaire : histoire, géographie, droit, sociologie, littérature... J'aimerais vous interroger sur une expérience que vous avez animée ici même qui s'appelait le groupe *Aix-16*.

Gabriel Audisio - Oui. Mon intérêt, ma passion pour l'aspect interdisciplinaire commencent quand je suis étudiant : je suis invité à faire un exposé en géographie. Vous connaissez la lutte traditionnelle entre historiens et géographes, qui fait partie du folklore universitaire partout. Moi, j'étais à Clermont-Ferrand, où il y avait une très belle équipe de géographes : Max Derruau, Alain Godard, Pierre Estienne, André Fel – la "bande des quatre", on l'appelait. Et moi j'étais en histoire et il y avait cette lutte traditionnelle, mais ça avait une conséquence aussi, c'est que les étudiants de géographie négligeaient l'histoire et inversement. Moi, je me suis beaucoup intéressé à la géographie. Estienne m'a invité à faire un exposé à ses étudiants de géographie sur les liens entre l'histoire et la géographie. J'ai eu l'agrégation d'histoire grâce à la géographie, ce qui était une tactique d'ailleurs, parce que tous les historiens sont réputés pour être mauvais. Puis je suis arrivé au lycée, et là, la première année, j'ai observé, puis la deuxième année, j'ai lancé un groupe de travail : nous étions cinq enseignants – anglais, français, histoire-géo, physique-chimie et dessin-art – et je trouvais qu'il était complètement aberrant d'étudier un objet à travers le prisme des disciplines. C'était contre-nature, en fait. Alors, j'ai proposé à ces collègues de former ce groupe et nous avons obtenu ceci du proviseur : trois fois par an je crois, nous prenions quinze jours une classe de première – il faut dire que c'était une première scientifique, donc peut-être qu'il y avait plus de répondant –, et donc trois fois dans l'année, on arrêtait un thème en commun. On a eu comme ça la fête, l'alimentation... Je ne sais plus maintenant, c'est un peu loin. Nous avons fait ça pendant cinq ans, et à la fin de ces cinq années... les élèves étaient passionnés, ils allaient au-delà de ce qu'on leur demandait, et puis surtout, ce qui changeait tout, c'est que les professeurs allaient dans la classe les uns des autres.

Quand je suis arrivé à Aix, bien sûr, on était tous dans nos créneaux disciplinaires, et j'ai voulu reconstituer ça. J'ai proposé à mes collègues d'autres disciplines s'ils étaient d'accord. Je dois reconnaître une chose, c'est qu'il faut être assez solide dans sa propre discipline pour pouvoir faire cette ouverture interdisciplinaire. Je comprends que des jeunes chercheurs ne soient pas attirés par ce genre de chose : il faut assurer ses propres bases. Pour être bien avec les autres, il faut être bien avec soi-même, je crois. Alors finalement, on s'est retrouvés, il y avait une italianisante, des gens d'histoire de l'art, littérature française, il y a eu un juriste – enfin, histoire du droit –, des historiens bien sûr... Ah oui, il y avait une hispanisante et elle y est

toujours, d'ailleurs, une spécialiste de portugais, lusitanophone. Et ça, je crois que ça a été très, très porteur, et c'est pour ça que j'ai voulu qu'il en reste une trace et qu'on a fini par publier *Prendre une ville au XVI^e siècle...*²⁸

Jérémie Foa - ... qui ne porte pas très bien son titre, d'ailleurs, puisqu'il ne s'agit pas d'un ouvrage de poliorcétique.

Gabriel Audisio - Non, ce n'est pas de la poliorcétique, mais ça a été difficile de trouver un thème qui rassemble tout le monde, parce que c'était ça le but, aussi. Mais vous le problème, et le dilemme de Telemme, c'est : comment respecter la spécialité de chacun et en même temps trouver des thèmes communs ?

Jérémie Foa - Une dernière question : quels seraient, finalement, vos regrets, ce que vous n'avez pas fait, ce que vous avez mal fait, peut-être ? Et puis, si vous aviez à diriger un programme de recherche aujourd'hui, qu'est-ce que vous aimeriez lancer, comme idée, comme problématique ? Qu'est-ce que vous aimeriez conseiller aux jeunes chercheurs en histoire ?

Gabriel Audisio - Je crois que ça vaudrait la peine de lancer, de continuer à lancer des gens, d'abord du point de vue des sources, sur les actes notariés. Nous avons des fonds remarquables qui sont sous-exploités pour des raisons qu'on comprend bien, et notamment de lecture. Il y a deux difficultés : c'est la lecture, donc il faut passer par la paléographie, sinon il faut diriger les gens vers les sources publiées ; le deuxième problème, c'est que, comme je l'ai répété quelque part, partir dans les fonds notariés, c'est risquer d'être enfouis "dans une mer sans fond par une nuit sans lune". Une fois, j'ai réussi à lancer trois étudiants sur le notariat d'Aix, en faisant vraiment une équipe, c'est-à-dire que l'un était sur les testaments, l'autre les mariages et l'autre les inventaires après décès, chacun dépouillant un registre, mais prenant les notes de ces trois types d'actes en fonction des grilles qu'on avait établies, bien sûr, mais ensuite, donnant aux autres les fiches qui ne le concernaient pas, et inversement, c'est-à-dire une batterie de dépouilleurs qu'on lance sur le champ des archives ! Et ça, je trouve que c'est très prometteur. Seulement, il faut voir plus loin.

L'idéal, ce serait que les étudiants poursuivent en thèse suivant cette même méthode, c'est-à-dire d'arriver à une soutenance collective. Parce que là, nous avons une faille dans notre système, qui est un individualisme poussé à outrance. Côté scientifique, ils ont résolu ça depuis longtemps. Et nous, nous avons un ego tellement sur-développé, surdimensionné, que ça nous empêche de collaborer. Alors nous ne sommes pas

28 Gabriel AUDISIO (dir.), *Prendre une ville au XVI^e siècle. Histoire, Arts, Lettres*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2004.

dans l'interdisciplinarité, mais nous sommes dans la coopération scientifique. Ça, je trouve que ce serait un très beau projet à monter, et puisque ça se fait dans le domaine des sciences, pourquoi est-ce que ça ne se ferait pas dans le domaine littéraire ?

Jérémie Foa - Gabriel Audisio, merci beaucoup d'avoir évoqué pour nous ce parcours et nous avoir livré ces pistes pour l'avenir...

Notes de l'introduction

^I Gabriel AUDISIO, *Procès-verbal d'un massacre : les vaudois du Luberon* (avril 1545), Aix-en-Provence, Édisud, 1992 ; Id., *Les vaudois : Histoire d'une dissidence XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1998.

^{II} Jérémie FOA, *Le tombeau de la paix. La pacification du royaume de France au début des guerres de Religion (vers 1560-vers 1574)*, Limoges, PULIM, 2014 (sous presse) ; Id., *Survivre dans une guerre civile. L'exemple des guerres de Religion*, à paraître en 2016.

^{III} Gabriel AUDISIO et Isabelle BONNOT-RAMBAUD, *Lire le français d'hier. Manuel de paléographie moderne, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1991.